Lettre VI[1]

Henriette à Rousseau, le 28 mars 1765

Permettez, Monsieur, que je vous fasse part de la fin de toutes ces tristes discussions, dans lesquelles je vis depuis près d'un an. Elles sont terminées, et je n'ai plus qu'à les oublier. Sûre d'avoir de la tranquillité à cet égard, j'ai maintenant besoin de votre secours pour retrouver une autre espèce de tranquillité bien plus désirable encore. Les peines que je viens d'éprouver m'ont tenu dans l'étourdissement le plus pénible. Qu'il serait cruel de n'avoir fait que changer de tourment! Je désire le repos et je crains le loisir qu'il me laissera; je crains de me retrouver avec moi-même, poursuivie par ces tristes images qu'une suite de malheurs a si fortement gravées dans mon âme.

1. Cette lettre, comme la suivante, est absente du manuscrit d'Henriette. Plutôt que d'imaginer qu'elle en a perdu les copies, on gagera que leur auteur a préféré les censurer. Si elles n'ajoutent pas de trait bien neuf à son portrait, elles témoignent en revanche d'une insistance et prennent un ton suppliant – ces impératifs en cascade – peu propres à mettre en valeur l'épistolière.

Je vais dans six semaines à la campagne pour tout l'été. Mes matinées seront libres et je compte les donner toutes entières à des promenades ou retraites solitaires. Que je souhaiterais d'avoir là à méditer vos conseils, que j'en aurais de besoin, Monsieur! j'attends ce temps avec une sorte d'impatience; il me semble qu'un bien précieux m'est réservé dans ce séjour: que j'y dois renaître, reprendre une nouvelle vie; que c'est pendant ces belles matinées, sous ces ombrages dont le soleil égaye la verdure, qu'en respirant un air pur et repassant vos leçons, je dois me perdre insensiblement pour me retrouver transformée et recréée en un nouvel être. Mais songez que sans vous, Monsieur, il n'y a ni air, ni soleil, ni verdure qui puissent rien sur un cœur obstiné à se plaindre et à se nourrir de sa douleur. Il n'y a que la force de vos raisons qui puisse l'émouvoir. Parlez-lui un peu, arrachez-le à cette douleur qui le presse; donnez-lui une occupation qui puisse le distraire, un objet qui puisse le remplir. Apprenez-lui à se passer de ce qu'il ne peut trouver dans le monde, à s'accommoder de ce qui y est; à se contenter de ces dehors d'amitié qu'il ne faut point approfondir, de cette espèce de bienveillance banale qui ne flatte guère, de ces amis qu'il ne faut pas mettre à l'épreuve, de ces amusements qui glissent sans laisser de traces, et de ces plaisirs qui ne touchent point.

Mon âme n'étant point dominée par ces sombres passions de l'envie et de la jalousie, également exempte de la soif des richesses et de l'ambition des honneurs, pourquoi ne pourrais-je pas être plus heureuse que ceux en qui elles règnent ? C'est votre ouvrage de me la rendre, Monsieur, je l'attends et je l'espère.

Pardonnerez-vous, Monsieur, à la crainte de vous écrire, peut-être mal à propos, la liberté que je prends de vous demander, s'il est vrai que vous soyez dans le cas de penser à quitter le pays où vous êtes. Je sais qu'il ne faut pas ajouter foi à tous les propos de Paris. Mais il est impossible qu'ils n'inquiètent quand ils touchent à ce qui nous intéresse. Je viens de lire vos *Lettres écrites de la montagne*, et j'y ai trouvé le même charme que dans tous vos autres ouvrages. Il n'y a que vous, Monsieur, qui écriviez ainsi, et qui sachiez parler en même temps au cœur et à la raison.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
Votre très humble obéissante
servante

Henriette

À Paris 28 mars 1765

Au cas, Monsieur, que vous n'ayez le temps de me répondre que lorsque je serai déjà partie pour la campagne, je vous préviens que je pourrai y recevoir également votre lettre que l'on m'y renverra.

Lettre VII

Henriette à Rousseau, le 18 décembre 1765

Je viens de relire, Monsieur, comme cela m'arrive quelquefois, la dernière lettre que vous avez écrite à Henriette il y a un peu plus d'un an. La bonté que vous avez de lui promettre de ne jamais l'oublier m'encourage à oser vous faire ressouvenir d'elle et me fait espérer que vous ne serez point fâché que je cherche à la rappeler à votre souvenir. Elle a passé tout l'été dans l'espérance de recevoir une lettre de vous et dans l'inquiétude de s'être rendue peut-être importune. Mais ayant appris depuis peu que vous étiez à Berlin[1] et les raisons qui vous y ont conduit, j'ose me flatter que votre silence n'a peut-être pas eu d'autres causes que vos affaires, vos infirmités et vos voyages ; et qu'à présent plus tranquille vous voudrez bien me donner quelques-uns de vos moments de loisir.

1. De cette mention, l'on déduit que le bruit avait couru que Rousseau avait trouvé asile auprès du roi de Prusse Frédéric II. Fausse nouvelle dont Henriette se fait ici l'écho.

Je n'ose vous rappeler, Monsieur, toutes les choses que je vous ai écrites pour vous mettre à portée de me donner les conseils dont j'ai besoin et que je désire, je pense que vous en avez une idée générale et peut-être suffisante, et je craindrais de vous ennuyer par des répétitions inutiles ; d'ailleurs, j'ai honte de me trouver encore la même, toujours aussi faible, toujours dominée par un sentiment intérieur triste et affreux. Ah, Monsieur, si la raison a prise sur le sentiment, dites-moi donc par où et comment ?

Je distingue très bien que ce qui jette mon âme dans cette profonde mélancolie, est la conviction de la nécessité de ne vivre que pour soi, isolée, inutile et ne tenant à rien. Croire vivre pour les autres et que les autres vivent pour nous, c'est une illusion si douce, si séduisante, si propre à faire supporter les misères de cette vie, la seule même qui puisse y attacher ! mais elle est détruite, Monsieur, elle est détruite à jamais pour moi. Quoi m'attachera donc à cette vie ? Qui m'inspirera donc un motif pour les occupations dont il faut qu'elle soit remplie ? Quelles seront ces occupations ? Dans l'indifférence dont elles me sont toutes, je ne cherche que celles qui peuvent le plus m'étourdir sur ma situation, triste motif de préférence qui n'est guère propre à faire le bonheur. Il est bien aussi

pénible de vivre lorsqu'on n'est pas attachée à la vie, qu'il l'est d'être obligé de manger lorsque l'appétit manque.

En attendant toujours votre réponse, Monsieur, je me suis conformée à votre opinion qui est ennemie de l'étude pour les femmes. J'ai cherché un petit palliatif dans la lecture et dans l'application que je donne à apprendre d'un instrument qui m'est entièrement étranger afin que la difficulté fixe d'avantage mon attention, mais le dégoût survient souvent, quand je me dis, pour qui? Pourquoi? Où cela me mènera-t-il?

Je m'aperçois, Monsieur, que je puis être fort ennuyeuse, fort triste et peut-être importune; mais j'espère que votre bonté vous laissera moins sentir l'ennui que je vous donne, que le désir d'être utile à la personne du monde la plus embarrassée de son existence. Et puisqu'il faut que je vive, apprenez-moi à vivre; si vous ne le pouviez, qui le pourrait? L'espoir dans vos lumières me soutient; personne n'a plus que vous le don de persuader et de convaincre. Quelles obligations je vous aurais si vous me rendez supportable à moi-même!

Je vous renouvelle, Monsieur, la parole que je vous ai donnée sur le secret où sont vos lettres. L'aveugle envie ne trouvera jamais à s'exercer à ce sujet.

C'est avec la reconnaissance la plus sincère que je suis, Monsieur,

Votre très humble obéissante servante

Henriette

À Paris ce 18 Xbre 1765

Comme vous pourriez avoir perdu, Monsieur, l'adresse que je vous ai donnée, la voici encore. À *M^elle^ Maugin, rue Traversière St Honoré chez M^de^ du Hossay.* Et sous l'enveloppe, *Pour M^elle^ Henriette*, elle me sera sûrement rendue.